



Alex et Khadija, *Stability*.
Les personnes qui occupent
cet habitat temporaire le
font tanguer sur un pivot
central.

BIENNALE DE MARRAKECH

voir le monde autrement

La part agissante de l'imaginaire à travers, exemples parmi bien d'autres, que la création culturelle fonctionne parce que vive dans la création contemporaine au sein d'un entrelacs d'une multiplicité de références. La part agissante de l'imaginaire marocain dans l'art contemporain est-ce que vise essentiellement à mettre en valeur le patrimoine marocain dans le domaine de l'art contemporain ?

MARRAKECH



A Marrakech, le duo d'artistes britanniques Matthew Stone et Phoebe Collins

Des biennales, pour quoi faire ?

PAR SIMON NJAMI

La mère des biennales, Venise, a été créée en 1893 et avait pour objet de célébrer les vingt-cinq ans de mariage du roi Humbert 1er et de Marguerite de Savoie par une exposition digne de l'événement. Mais dans les faits, ce n'est qu'en 1895, deux années plus tard, que grâce à l'engagement d'un homme, Riccardo Selvatico, poète et maire de la ville, un pavillon fut construit dans les Giardini et reçut, entre le 22 avril et le 22 octobre 1895, la première Exposition Internationale d'Art de la Cité de Venise. 200.000 visiteurs se déplacèrent pour découvrir les œuvres d'artistes européens, dont une large majorité Italiens. Deux années plus tard, le nouveau maire, Filippo Grimani, voyant en l'événement un bon moyen de promouvoir sa ville, pérennisa l'initiative de son prédécesseur, et ce qui n'était qu'une grande exposition prit le nom de Biennale. Si j'insiste sur Venise, c'est que jusqu'à aujourd'hui, elle représente le modèle insurpassable, mais il me semblait intéressant de retourner à sa genèse qui ne fut pas suscitée par des préoccupations artistiques, mais devait avant tout être une célébration politico mondaine. Par la suite, Venise, en invitant les pays occidentaux à venir construire leurs propres pavillons, comme lors d'une exposition internationale, établissait un modèle dont aujourd'hui, certains questionnent la pertinence.

L'Afrique était naturellement absente de cette célébration, et ne fera son apparition qu'en 1938 où l'Égypte est invitée. Quatorze ans plus tard, le pays connaîtra même une manière de consécration, puisque, en 1952, il lui est assigné un pavillon. Forte de cet adoubement, l'Égypte crée en 1955 la Biennale d'Alexandrie qui est consacrée aux pays de la Méditerranée et, en 1984, naît la Biennale internationale du Caire. Cette biennale sur laquelle nous nous arrêterons un instant, est symptomatique de la volonté, pour certains pays africains, d'entrer dans le cercle des grands. Mais bien souvent la réflexion qui sous-tend l'élaboration de certains événements pêche précisément par ce manque de distance critique vis-à-vis des modèles existants. Ainsi, alors que Le Caire aurait pu devenir une plate-forme qui proposait d'autres formes, ses créateurs se sont contentés de reproduire le modèle vénitien – notamment en reproduisant le concept des pavillons nationaux, sans se donner les moyens de leurs ambitions.

Les années quatre-vingt dix, sans doute riches des expériences passées, allaient apporter une nouvelle donne sur le continent, avec la création de la Biennale de Dakar. Ins-

pirée par le panafricanisme déclaré de son ancien poète président, Léopold Sédar Senghor, cette biennale commence d'abord comme une manifestation artistique qui associe littérature et arts plastiques avant de s'affirmer, en 1996, comme la « Biennale de l'art contemporain africain ». À Dakar comme au Caire, l'initiative vient de l'État. Mais contrairement au Caire, Dakar, comme avant elle Cuba, affirme une volonté politique en donnant une orientation géographique à son projet. En effet, à cette époque, les artistes africains manquent de visibilité, malgré quelques événements qui feront date comme les Magiciens de la terre ou la création de Revue Noire. La volonté des autorités sénégalaises est de doter les Africains d'une plateforme d'échanges qui soit également un lien vers le monde. Un lieu qui représente la création sur le continent. Entre 1995 et 1997 se tiendront deux éditions de la Biennale de Johannesburg qui, faute de n'avoir pas su affirmer un objectif clair et lisible et faute d'ancrage et de légitimité, ne connaîtra pas d'avenir.

La question que l'on devrait se poser aujourd'hui, face à la prolifération de l'effet biennale dans le monde et en Afrique (Lubumbashi, Alger, Marrakech, triennales de Douala et de Luanda) est celle de la fonction d'une biennale en ce début de troisième millénaire. C'est une question qui a été au cœur de la création de Lubumbashi, Douala ou Luanda, où les promoteurs, tous privés, artistes ou centres d'art, ont tenu à répondre à des problématiques endogènes, en créant un outil qui soit à la fois de monstration, de développement et d'éducation dans lequel l'environnement immédiat occupe une place prépondérante. Une biennale, en effet, ne peut plus se contenter d'être le fruit de la volonté de visibilité d'un État, ni une machine de guerre qui voudrait entrer en compétition avec les événements existants. Elle doit être le fruit d'une réflexion qui prenne en compte les éléments géographiques, artistiques, politiques et historiques du lieu qui la reçoit. Elle doit, en un mot, être indispensable et pas redondante. Car les enjeux d'une telle manifestation sont avant tout culturels. Les biennales se doivent aujourd'hui de nous proposer une autre manière de voir le monde. Une autre manière de penser la contemporanéité pour rompre avec l'illusion globalisante qui voudrait qu'il n'existe qu'un unique modèle possible. Sans quoi, elles se condamneront à n'être, au mieux, que de belles expositions.



ENTRETIEN

« Nous avons choisi des artistes jeunes, passionnants, impliqués et progressistes »

Nadim Samman, co-curateur avec Carson Chan de l'exposition « Higher Atlas » explique la philosophie d'une biennale où l'art contemporain international fertilise un environnement humain.

PROPOS RECUEILLIS PAR YASMINA LAHLOU

Que nous réserve le cru 2012 ?

Nadim Samman : Du 29 février au 4 mars, les arts visuels, la littérature et les films seront à l'honneur. L'exposition « Higher Atlas » dure 3 mois et restera accessible à tous gratuitement. Nous souhaitons accueillir le plus large public possible. Plusieurs groupes de collectionneurs d'art font le déplacement. Le directeur du Palais de Tokyo Marc-Olivier Wahler propose une exposition à Dar Bellarj. Le programme est dense. Outre l'exposition principale, de nombreux projets parallèles sont organisés; des galeries de Marrakech organisent aussi des événements au même moment ; l'artiste Hassan Hajjaj prépare une installation dédiée qui fait officiellement partie du programme parallèle de la Biennale ; Yto Barrada fera également une présentation...

Pourquoi avoir choisi de mélanger différentes disciplines telles que les arts visuels, les films et la littérature ?

Nous ne pensons absolument pas aux frontières car l'art contemporain, c'est à la fois de la peinture, de la sculpture, de la vidéo, de la performance et de la poésie. Les frontières entre supports sont dépassées, la créativité est un tout. « Higher Atlas » intègre par exemple, parmi la vingtaine d'artistes, un écrivain et un compositeur.



Quelle est la philosophie générale de la Biennale ?

Il ne s'agit surtout pas d'importer des œuvres d'art de l'étranger puis de les exposer à un public composé d'expatriés. Les artistes viennent des quatre coins du monde pour travailler à Marrakech et nous associons chacun d'entre eux à un étudiant de la faculté Cadi Ayad avec laquelle nous avons établi un partenariat. En participant à la production des œuvres, ces étudiants auront ainsi l'opportunité de comprendre le processus créatif auprès d'artistes reconnus venus d'Angleterre,

d'Allemagne, de France ou d'Amérique... Ils auront également l'opportunité de comprendre ce qu'est une exposition, notamment en termes d'organisation. Ces aspects ne sont pas enseignés à l'université ou à l'école d'arts visuels. De la même façon, nous sommes partenaires de l'association d'artistes Maroc Jeunes qui organise une exposition au Théâtre royal, lieu principal de notre événement. Notre démarche est de privilégier avant tout le partenariat et le dialogue entre la communauté locale (étudiants, enfants, artisans...) et les artistes internationaux. Dans cette logique, nous sommes également associés à Dar Al Mamun qui accueille quelques-uns de nos artistes en résidence et les aide à produire leur travail. En définitive, plus que les volets arts visuels, cinéma et littérature en eux-mêmes, il s'agit de mettre en place un réseau de structures créatives. Jusqu'à présent, l'ensemble des intervenants était dispersé et nous souhaitons que la Biennale soit l'occasion de se retrouver tous ensemble et de développer des synergies. Peut-être ce dialogue se poursuivra-t-il, que d'autres événements seront créés à partir des idées qui en naîtront, comme une sorte de stimulateur ou catalyseur d'activités culturelles à Marrakech.

LES ARTISTES DE «HIGHER ATLAS»

Younes Baba-Ali (Morocco)
Barkow Leibinger (Germany)
Joe Clark (Britain)
Coco Rosie (USA)
Alexandra Domanovic (Slovenia)
Hassan Darsi (Morocco)
Sophie Erlund (Denmark)
Tue Greenfort (Denmark)
Hadley & Maxwell (Canada)
Elin Hansdottir (Iceland)
Ethan Hayes-Chute (USA)
Roger Hiorns (Britain)
Katia Kameli (Algeria)
Felix Kiessling (Germany)
Faouzi Laatiris (Morocco)
Juliana Leite (Brazil)
Chi Wo Leung (Hong Kong)
Gideon Lewis-Kraus (USA)
Megumi Matsubara (Japan)
Juergen Mayer h. (Germany)
Christopher Mayo (British)
Jon Nash (Britain)
Karthik Pandian (USA)
Finnbogi Petursson (Iceland)
Mario Pfeiffer (US)
Alexander Ponomarev (Russia)
Katarzyna Przewanska (Poland)
Florian and Michael Quistrebert (France)
Andrew Ranville (USA)
Alex Schweder (USA)
Natalia Slinko (Russia)
Matthew Stone & Phoebe Collins-James (Britain)
Pascale Marthine Tayou (Cameroun)
Sinta Werner (Germany)

De quelle manière les artistes ont-ils travaillé ?

Tous les artistes réalisent leur travail à Marrakech en fonction du lieu précis de l'exposition. Ils se sont rendus au Théâtre royal où ils ont réfléchi aux questions suivantes : qu'y a-t-il de fascinant dans ce théâtre ? Quelle place occupe-t-il dans l'environnement de la ville ? Qu'est-ce qui m'inspire le plus ? Comment mon travail pourrait-il s'harmoniser avec cet environnement ? Importer des œuvres d'art ici, c'est comme importer des voitures de luxe. C'eût été possible puisqu'il y a un pouvoir économique. Mais Marrakech est historiquement un lieu de création et pour que cette Biennale signifie quelque chose, je pense qu'il est important que l'art y soit en relation avec le Maroc.

Il n'est pas question que moi, en tant qu'étranger, je sélectionne un artiste marocain en fonction de mes goûts personnels et que je décrète qu'il doit être célèbre ou non. « Ici », c'est un contexte, « ici » est un lieu historique avec une histoire millénaire, avec son identité propre.



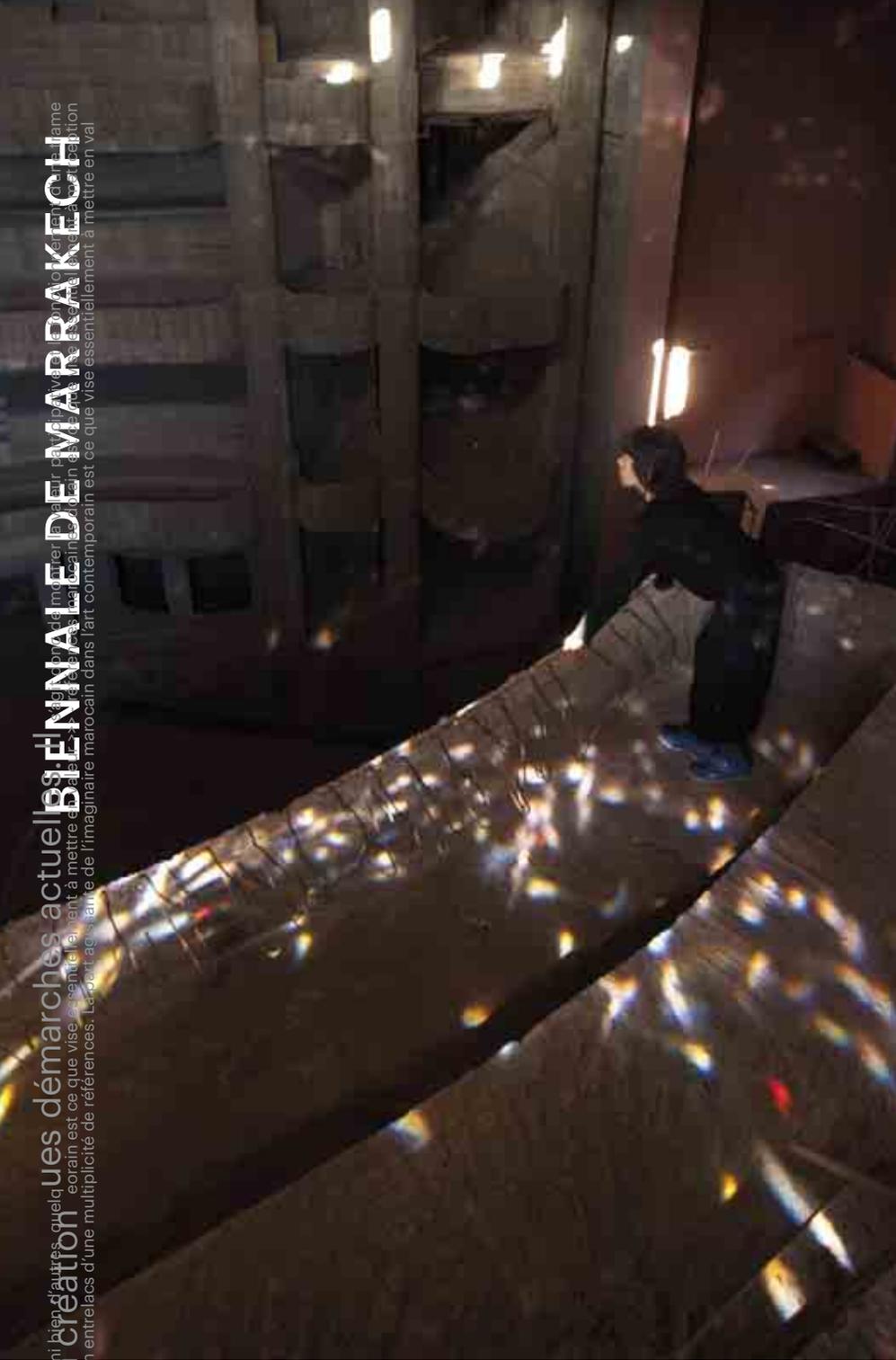
KHADIJA CARROLL ET ALEX SCHWEDER

L'œuvre oscille en permanence entre l'abîme et les cieux, balançant entre chute et élévation. L'équilibre fragile, toujours précaire, se perd. *The Rise and Fall*, c'est avant tout une question de perception, de sensation. Le sol se meut sous les pas des visiteurs, en fonction de leurs mouvements, en interaction les uns avec les autres.

Au centre, une estrade. À l'une de ses extrémités est diffusé l'enregistrement d'un opéra classique en un acte composé par Tamara Friebe, avec *libretto* et *arias*. Selon l'inclinaison induite par le public, cette estrade peut pencher d'un côté ou de l'autre.

Lorsque survient le glissement vers l'autre côté, on bascule alors sur le deuxième enregistrement : un conteur de *Halqa* narre en arabe l'histoire de *The Rise and Fall*. Entre raison et folie, Orient et Occident, et tant d'autres dichotomies, l'équilibre est sans cesse menacé.

La part agissante de l'imaginaire au sein d'un entrelacs d'œuvres d'artistes résolument contemporains au sein d'un écran est ce que vise le projet. À mettre en relation avec la création d'une multiplicité de références. La part agissante de l'imaginaire marocain dans l'art contemporain est ce que vise essentiellement à mettre en val



Megumi Matsubara,
Techniques mixtes,
2012, salle principale
du Théâtre royal

MEGUMI MATSUBARA EN RÉSIDENCE À DAR AL MAMUN

L'œuvre in-situ que je développe a pour but d'interagir avec le soleil qui pénètre l'espace à travers les fenêtres et portes de la salle principale du théâtre. La lumière naturelle est la seule manière d'éclairer le vide abandonné. Cette intervention architecturale tente d'inviter les rayons de lumière sur la ruine qui a eu certainement par le passé des projecteurs. Toutefois, sa tentative de contrôler l'environnement restera insatisfaite par l'installation de l'œuvre.

Je remplace une porte à l'étage supérieur et applique également des films spéciaux sur quelques-unes des sept fenêtres juste au-dessus de la porte. Après avoir passé quelques heures dans l'espace à des moments différents de la journée, j'ai découvert que la lumière passant à travers cette porte se déplaçait sur le mur tous les après-midi jusqu'au coucher du soleil. Les sept fenêtres font aussi la même chose. L'effet de cette intervention architecturale alternera d'une manière subtile l'expérience de l'ensemble du théâtre, mais dépendra du mouvement de la lumière du soleil.

Dans ce travail, certains ne verront que l'effet projeté dans l'espace, d'autres verront ma porte qui fait entrer la lumière comme un objet.

progressistes, ouverts au dialogue. En outre, nous voulions montrer les choses les plus passionnantes et enthousiasmantes possibles.

Pourquoi intituler l'exposition principale « Higher Atlas » ?

« Plus haut que l'Atlas » suggère une cartographie de ce qui est au-delà, une topographie d'un autre endroit puisqu'un atlas est aussi un album de cartes. Mais ces autres lieux, ce voyage, ce périple, tout doit partir de là où nous sommes : Marrakech.

Je pense en particulier au projet de l'artiste Andrew Ranville qui a escaladé les six plus haut pics du Haut-Atlas et une fois arrivé aux sommets, a retiré à chaque fois à l'aide d'un marteau un morceau de rocher qu'il a mis dans son sac. A la fin de son expédition, il avait donc six énormes pierres dans son sac et il est redescendu avec à Marrakech. Il présente une installation avec ces

Comment des créateurs venus des quatre coins du monde pour travailler « ici » peuvent-ils transmettre ce qu'ils en perçoivent? Là est tout l'enjeu.

Les artistes ne viennent pas faire comme Delacroix ou d'autres orientalistes. Ils ne vivent pas dans leur bulle, produisant leur art comme ils le ressentent. Il est essentiel qu'ils interagissent avec les gens de Marrakech, qu'ils s'inscrivent dans une relation de partenariat avec eux dans le but de créer leurs œuvres. C'est de cet échange que va découler la forme de leur travail et y imprimer sa marque. Pour ne plus être une sorte de fantasia orientaliste.

Sur quels critères avez-vous sélectionné les artistes dans la programmation ?

Avec mon co-curateur Carson Chan, nous avons cherché les artistes les plus passionnants à l'heure actuelle, de préférences les plus jeunes, de notre génération, car cela ne nous intéressait pas vraiment de travailler avec des artistes déjà célèbres. En effet, si nous avons invité quelqu'un comme Damien Hirst, il aurait probablement pu nous dire, « je vous donne ceci, soyez reconnaissant ». Or nous voulions des artistes qui s'impliquent, et les plus jeunes sont intellectuellement plus impliqués,



ELÍN HANSDOTTIR EN RÉSIDENCE À DAR AL MAMUN

Elín Hansdottir,
Modèle de
l'installation in-situ

C'est une installation en spirale faite à partir de briques traditionnelles en pisè et de miroirs, réalisée en collaboration avec des artisans locaux.

Les miroirs divisent le spectateurs en instants séparés et distincts, au fur et à mesure qu'ils avancent.

pierres, un assemblage sculptural. Lorsque l'exposition sera clôturée, il escaladera à nouveau l'Atlas avec ces rochers pour les remettre exactement à leur place naturelle. C'est à ce genre d'aventure et de processus créatif que nous sommes confrontés chaque jour avec tous nos artistes.

Qu'aimeriez-vous que le public retienne de cette exposition ?

Je voudrais que chaque visiteur soit surpris et excité, qu'il voit des choses auxquelles il ne s'attend pas. Et qu'il dépasse ensuite l'aspect initial et spectaculaire pour réaliser qu'il y a une profondeur dans chaque œuvre, au-delà de la simple surface. Que l'on trouve un équilibre entre l'effet « Waou » et le regard intellectuel car c'est en cela que réside la magie. Nous aimerions que dans un premier temps, le public soit époustouflé et que, dans un second temps, il soit ému et transformé.



Natalia Slinko (russie) et Mario Pfeiffer (USA),
Installation réalisée en résidence à Dar al Mamun

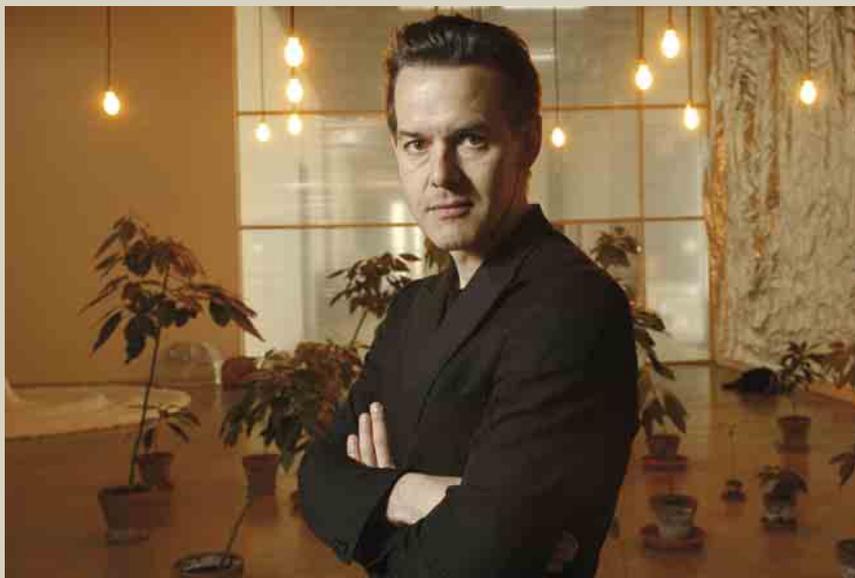
OFF

Carte blanche à Marc-Olivier Wahler

ALORS QU'IL VIENT DE QUITTER la direction du Palais de Tokyo pour se consacrer à une série de projets en France et à l'étranger, Marc-Olivier Wahler s'arrête pour quelques jours à Marrakech à l'occasion de l'exposition qu'il présente, « Low mountains », à Dar Bellarj, une fondation créée dans les années trente et située à proximité de la médersa Ben Youssef. Sélectionné comme l'un des principaux curateurs de la Biennale, Marc-Olivier Wahler, 48 ans, est invité pour l'occasion par Dar Al Mamun, le centre de résidences artistiques situé dans la vallée de l'Ourika. Cette collaboration entre les deux n'est pas la première. L'an passé, l'ex-directeur du Swiss Institute de New York était l'un des membres (aux côtés de Vanessa Branson) du comité de sélection des artistes résidents de Dar Al Mamun. Annoncé comme l'un des principaux projets parallèles de la Biennale, « Low mountains » rassemble une série d'artistes, de générations et de pays différents, mais représentatifs du travail de Marc-Olivier Wahler au Palais de Tokyo – au cours de son mandat, tous ont été exposés dans l'institution parisienne. Le public pourra notamment voir des œuvres de Tony Matelli, natif de Chicago et « *détracteur du rêve américain* », de l'Italien Gianni Motti dont les créations sont, selon le Mamco de Genève, « *presque toujours invendables* », du plasticien français Philippe Mayaux, Prix Marcel Duchamp 2006, ou de l'Allemande Katinka Bock, connue pour ses actions aux résonances formelles et sociales. Destinée à « *stimuler la création* », cette carte blanche à Marc-Olivier Wahler voyagera par la suite à Dar Al Mamun, où elle inaugurerait un cycle de cinq expositions annuelles qui seront présentées dans le nouveau centre d'art de l'institution. Un lieu qui entend alterner « *des artistes reconnus internationalement et la scène émergente* ».

« Low mountains »

Fondation Dar Bellarj, du
1^{er} mars au 15 avril 2012.



Sélectionnés par Marc-Olivier Wahler, les artistes de « Low mountains » forment un corpus à l'image du curateur : international et surprenant.

Philippe Mayaux,
L'imper/fection, 2010,
encre et crayon de couleur
sur papier, 32 x 24 cm



Julia Dault,
Crystal Powers,
2011,
18" x 14"



Le langage mathématique, une forme d'art

L'EXPOSITION « On Geometry and Speculation » prend appui sur la ville de Marrakech pour examiner les différentes manières de penser l'art musulman et occidental. On part de la tradition iconoclaste musulmane qui interdit de reproduire la réalité par des images. Cette interdiction a conduit à représenter le monde sous forme mathématique. Le spectateur sera introduit à une nouvelle forme de géométrie, à la fois historique et politique. Les œuvres multimedia proposées par ces artistes contemporains sont également à mettre en relation avec l'éducation et la promesse d'un nouveau Maroc après le Printemps arabe. Les artistes vont appréhender ces notions par l'utilisation de l'acte physique, du rythme, de l'algorithme traduit en son et en image.

« On Geometry and Speculation »

Du 29 février
au 28 mars 2012
ESAV (Ecole Supérieure
des Arts Visuels de
Marrakech)

**Martijn van Boven
en Tom Tlalim,**
*Field Notes From A
Mine,* data-driven
documentary



Lisa Oppenheim,
Heliograms 1840/2011,
Installation view Art Basel
2011, Statements section
Juliette Jongma gallery,
Amsterdam



La part agissante de l'imaginaire, à travers, exemples primaires, dans la création, en d'autres, quelques démarches actuelles de la Biennale de Marrakech, marocain est de plus, vise essentiellement à mettre en avant, l'art contemporain est ce que vise essentiellement à mettre en val

OFF





Certaines œuvres ont été réalisées avec le concours d'artisans locaux dans des matériaux tels que le zellige, le bois, le métal, le plâtre, l'os, etc.

Biennale Off Entre les mains d'Amine Kabbaj

APRÈS AVOIR PRODUIT avec succès « Animal Dream », exposition collective en off du Marrakech Art Fair 2010, Amine Kabbaj souhaitait renouveler l'expérience. La 4^e édition de la Biennale de Marrakech lui en donne enfin l'occasion. Cet archi-

tecte, amoureux d'art contemporain et collectionneur à ses heures, présente cette fois-ci Biennale Off - une exposition originale qui a lieu le 3 mars prochain à Al Maaden, dans le site du futur Park Hyatt, en parallèle au programme officiel.

Sept artistes d'horizons divers (Chili, France, Maroc...) y participent : Christophe Ronel, Yaze, Jonas, Tanc, Marco Guerra, Yasmina Alaoui et enfin Leila Alaoui. « *Ma passion pour la photographie et le Street art a influencé mon choix de cet ensemble d'artistes que j'apprécie chacun dans leur expression et dans leur personnalité* », explique Amine Kabbaj qui est à la fois producteur et commissaire de l'exposition.

Au total, 49 œuvres sont présentées, dont un certain nombre d'entre elles réalisées avec le concours d'artisans locaux dans des matériaux tels que le zellige, le bois, le métal, le plâtre, l'os, etc. « *L'idée de cette association entre l'artiste et l'artisan est une façon de rapprocher des acteurs de l'art qui s'ignorent* », précise Kabbaj. Biennale Off se caractérise notamment par un lieu plutôt insolite pour abriter l'évènement, des figures libres, aucun thème imposé, une seule et même dimension pour l'ensemble des créations. Pas d'accrochage non plus, puisqu'elles seront posées sur un socle, comme des stèles, dans une totale liberté spatiale.

